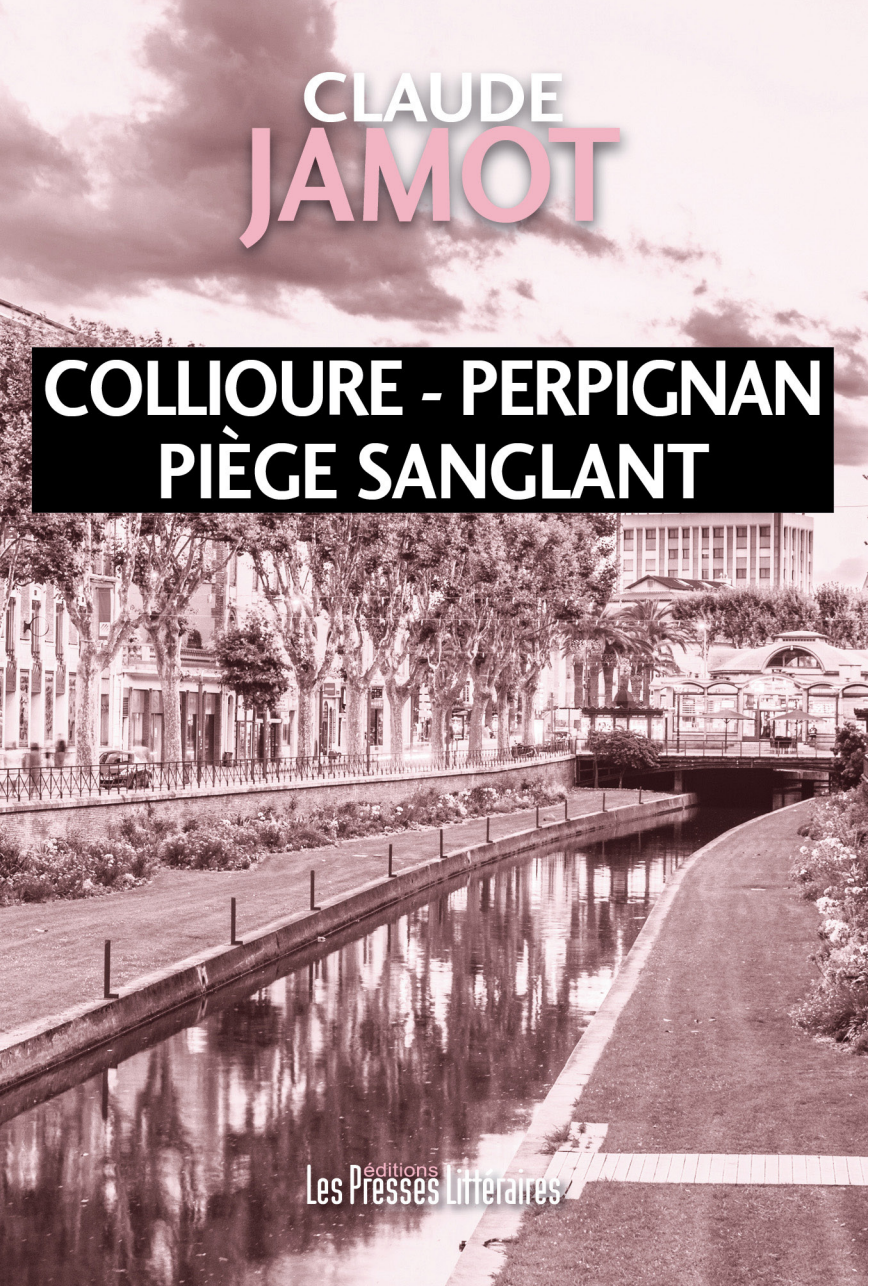




CLAUDE
JAMOT

**COLLIOURE - PERPIGNAN
PIÈGE SANGLANT**

éditions
Les Presses Littéraires

COLLIOURE - PERPIGNAN
PIÈGE SANGLANT

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
© Dreamstime - Dudlajzov

ISBN : 979-10-310-1651-1
© Claude Jamot – Les Presses Littéraires, 2025

CLAUDE JAMOT

COLLIOURE - PERPIGNAN
PIÈGE SANGLANT

Les ^{éditions} Presses Littéraires

Les personnages, leurs dires, leurs faits et gestes sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance dans ce roman avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait qu'une pure coïncidence.

Le monde s'éteindra comme une chandelle romaine. Pas même un brin d'herbe ne repoussera. Dose létale, d'où nul réveil ne surgira.

La paix, la nuit, sans gémississement, sans murmure. Une douce, une méditative obscurité, un imperceptible battement d'ailes.

Henry Miller, *Printemps noir*

Prologue

Le Roussillon est une vieille terre catholique. Le Vendredi saint, la procession de la Sanch traverse Perpignan comme un long serpent rouge et noir : cagoules pointues, tuniques et scapulaires, femmes en mantille, cloches, tambours, lourds misteris¹ portés sur les épaules, pénitents pieds nus expiant leurs péchés. Ils célèbrent la Passion du Christ.

Les touristes se pressent.

Mais comme ailleurs en France, la jeunesse s'est éloignée des nefs : elle n'a plus la foi. Les caves à vin font plus recette que les chapelles obscures. Les néons des bars éclipsent les cierges.

Ce jeudi d'Avril, seule la mort de l'aïeule avait rappelé aux bancs vernis de l'église Saint-Martin la grande famille de Marie Casals.

La cloche funèbre sonna une première fois, le portail central grinça, la procession s'ébranla à travers le vestibule de l'église. À cet instant précis – minute suspendue où le sacré bascule dans l'horreur –, la véritable histoire commença.

1. Groupes de statues grandeur nature représentant les épisodes de la passion du Christ.

1

Perpignan, Avril 2025

Le prêtre joignit les mains et implora le Seigneur.
*Senyor, doneu-li el repòs etern,
i que la llum brilli als seus ulls sense decaure.
Que descansi en pau.
Amén².*

Le jeune homme sentit une douleur sourde lui vriller l'arrière du crâne. Ses membres étaient engourdis, pris dans un étau. Bras collés au torse, jambes enfermées par des parois rigides. Il tenta de crier, mais seul un râle étouffé jaillit de sa gorge. Une bande de scotch épaisse lui scellait les lèvres.

*Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié,
Que ton règne vienne...*

2. Seigneur, donne-lui le repos éternel, et que brille à ses yeux la lumière sans faiblir. Qu'il repose en paix. Amen.

Les femmes du premier rang récitaient le *Notre Père* avec ferveur. Quelques hommes à l'arrière baisaient la tête, et deux gamins sur le côté retenaient un fou rire. Le prêtre, mains jointes, se pencha sur le calice.

Le jeune homme tremblait. On lui avait parlé d'une maladie rare : le syndrome d'enfermement. Une prison vivante où le corps devient sarcophage. Plus un geste possible, plus de voix, plus d'ouïe, juste les yeux comme derniers phares d'une conscience intacte. Certains malades implorent qu'on les libère, d'un simple battement de cils.

Lui ne voyait rien, que cette obscurité compacte, mais il entendait des voix, étouffées, bien réelles.

Il tenta de relever la tête. Elle bougea à peine, cogna une surface molletonnée et rigide, puis une voix s'éleva, lointaine, vacillante, comme un cantique fragile. Il voulut se débattre. Impossible, son corps était soudé. Chaque articulation gelée.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni...

Au fond du chœur, dès la fin de l'« *Ave Maria* », la famille de Marie Casals s'aligna pour les condoléances. Le curé glissa quelques mots de réconfort, puis les fidèles s'approchèrent du cercueil, au pied de l'autel.

Le jeune homme cherchait à comprendre. Sa

sortie du kebab. La clé dans la serrure. La pluie sur son visage. Cette silhouette au bout de la rue, l'effroi et sa fuite. Le trou noir.

Les prières s'étaient tues. On marchait, juste à côté, on frottait la paroi, puis une voix toute proche murmura :

Repose en paix, maman.

Il y eut d'autres paroles, une longue litanie, puis tout se mit à bouger. Son corps se souleva, bascula sur le côté et se mit à tanguer.

L'église se vida lentement. Le prêtre referma la marche et bénit le corbillard du regard.

L'angoisse saisit le jeune homme à la gorge. Où étaient ses amis, ses frères ? Où était sa mère ? Son immeuble, son quartier ?

Le carcan qui l'enfermait se stabilisa. Il entendit un déclic, le ronflement d'un moteur, puis de nouveau le roulis. Les yeux fermés, il récita deux prières, les seules qu'il connaissait, encore et encore, sans discontinuer. Comme un fil de survie, comme un radeau qui dérive.

Le moteur s'arrêta. Il sentit une secousse, un soulèvement vertical, puis l'immobilité, à nouveau. Des voix murmuraient, lointaines, comme étouffées, et puis... ce bruit : léger, mais terrifiant. Un crissement, comme des graines jetées sur une planche, du sable sur du bois, de la terre.

Sa respiration s'accéléra et son esprit lâcha prise.

Il vit des éclairs sous ses paupières, des points lumineux, puis plus rien. Dans un geste désespéré, il donna un coup de tête brusque contre le couvercle. Dérisoire. Le silence le recouvrit et l'obscurité fut totale.

Dehors, une brise légère glissait sur le cimetière et des oiseaux chantaient. Les gens s'éloignaient. Deux jeunes femmes près du caveau étaient en pleurs, main dans la main avec leurs conjoints. Les ouvriers roulèrent la dalle de granit pour sceller la tombe.

« *Je vois une lumière noire* », aurait dit Victor Hugo sur son lit de mort. Rachid ne voyait rien, mais il vivait encore.

2

Collioure, un mois plus tard

Mathieu Soler quitta la départementale 914 qui desservait la Côte Vermeille de Perpignan à Cerbère. Il fit deux fois le tour d'un vaste giratoire, puis bifurqua vers Collioure centre, le regard tendu par un étrange pressentiment : ce coin était trop bien rangé pour être honnête. Ces cyprès alignés comme des sentinelles, ces murets de pierre tirés au cordeau. Ces panneaux flambant neufs miroitant sous le soleil.

Un peu comme ce coup de fil. Tombé à l'agence comme une étoile sur un champ de mine. Inespéré. Le moyen de sortir enfin de cette putain de mouise. Ou alors... juste un autre plan foireux, bien emballé. Allez savoir...

Si sa mémoire était bonne, la colline de l'Ermitage se trouvait sur la droite, à un kilomètre du

rond-point. Il s'engagea lentement sur la route dans le sillage d'une camionnette blanche siglée « *Ribas, Plomberie, Pompes à chaleur* », un œil sur le bitume, l'autre sur la vallée qui s'ouvrait à droite. Voilà, c'était là. Coup de chance : un renforcement providentiel s'ouvrait sur le bas-côté. Clignotant, arrêt, moteur coupé.

Le vallon d'El Dui s'étendait droit devant, à trois cents mètres à vue de nez. À mi-pente, on voyait la villa, une tache claire dans le vert du décor. Il attrapa les jumelles posées sur le siège passager, ouvrit la portière de la Volvo d'un geste lent et déplia son mètre quatre-vingt.

Le trafic ronronnait sur la départementale en cette mi-mai, les touristes étaient déjà là en nombre. Face à lui, le fort Saint-Elme veillait sur la côte alors que des brumes légères dansaient sur la mer. Et cette villa rayonnait, adossée à la colline. Plus belle, plus grande que les dizaines de maisons groupées qui dévalaient la pente vers le vieux village.

Il ajusta sa chemise d'un bleu pâle uni, fraîchement repassée, régla les jumelles et entreprit un tour d'horizon de la propriété.

La maison était tout sauf contemporaine. Méditerranéenne pur jus, avec ses volumes disloqués répartis dans la pente, ses toits de fausses tuiles romaines, ses volets bleu ciel imprimés sur le blanc

des façades. Tout autour régnait une végétation luxuriante, cyprès, palmiers, succulentes exotiques. Un carré de pelouse, et dans son prolongement la piscine, bordée de transats. Pas bleue vacances, mais d'un gris-vert translucide, signe d'un raffinement supérieur à la moyenne. Rien ne bougeait vu d'ici, pas même la cime des arbres. Pas âme qui vive.

Elle était pourtant là, elle devait l'attendre.

Il reprit le volant, se laissa guider par le GPS et s'immobilisa devant un solide portail d'acier de plus de deux mètres de haut. Un interphone, une caméra, aucun nom.

– Bonjour, je suis Mathieu Soler, j'ai rendez-vous avec Madame Serra.

Une hésitation, puis :

– Y'é vous ouvre.

En trois mots, Mathieu avait reconnu l'accent. Pas parisien, pas languedocien, pas catalan. « Y'é vous ouvre », franchement espagnol. Il gara sa voiture à l'arrache sur le gravier et gravit quelques marches. La porte robuste s'ouvrit sur une jeune femme de vingt-cinq ans tout au plus, vêtue d'une jupe bleu marine et d'un chemisier blanc, très brune, le teint mat, l'allure modeste. Pulpeuse à souhait nota Mathieu, avant qu'elle ne reprenne la parole en baissant les yeux.

– Madame vous attend.

Il traversa le vestibule dans son sillage, puis péné-

tra dans un vaste salon. À travers les volets mi-clos, les rayons de soleil de cette fin d'après-midi dévoilaient le décor d'une maison catalane cossue : canapés de tissu chamarrés, dalles de grès ocre, cheminée à insert, natures mortes et paysages méditerranéens sur les murs. Plus une coupe de fruits sur la table. Le genre d'ambiance dont raffolaient les lecteurs de « Côté Sud ».

Anaïs Serra était là, en train de se lever gracieusement du canapé, accueillante.

– Bonjour monsieur Soler, merci pour votre réactivité. Je n'espérais pas que vous puissiez vous libérer aussi vite...

Elle parlait bien, à la parisienne. Relax. Un essaim de pensées s'agita dans la tête de Mathieu. Première résolution : ne pas laisser croire qu'il s'était rué sur cette affaire comme un mort de faim.

La femme qui déployait son corps avait la petite quarantaine, assez grande, brune aux cheveux mi-longs. Un visage harmonieux, charmant, un regard profond et froid, d'un noir électrique, tranchant comme un dard. Vêtue d'un simple chemisier et d'un pantalon court qui révélait sa minceur. Elle s'approcha en souriant et lui tendit la main. Mathieu s'efforçait de garder la tête froide, mais son œil capta, au moment où elle se redressait, un détail qu'il n'oublierait pas : ses fesses, fermes et rebondies.

– Tu peux nous laisser Sofia, dit-elle, en souriant

aimablement à sa jeune employée. Venez, nous allons nous installer sur la table, là-bas.

Mathieu suivit du regard la jeune femme qui s'éclipsait, puis avança dans le sillage de la patronne. Des plans étaient dépliés sur la table.

– Je peux vous offrir un café ?

Il posa sa sacoche au pied d'une chaise et sortit un carnet de notes et un stylo.

– Non merci, c'est gentil, mais j'en ai déjà pris deux. Ça a été un peu la course pour venir, mais j'ai pu coincer notre rendez-vous dans mon agenda. J'ai une autre affaire, sur Port-Vendres...

– Ah bon ?

– (Merde...) Oui, enfin c'est un contact, des étrangers... Je vois que vous avez les plans de votre villa ? Vous pouvez me parler de votre projet, dans les grandes lignes ?

Elle s'assit à côté de lui afin qu'ils puissent examiner les plans ensemble. Mathieu se sentait étrangement sur ses gardes, sans trop savoir pourquoi.

– Voilà, comme j'en ai dit quelques mots à votre assistante, nous voudrions rénover l'ensemble de la villa et lui adjoindre une annexe, une sorte de pavillon de l'autre côté de la piscine, pour loger nos amis. Enfin, je dis « nous », mais mon mari me donne carte blanche. Il est très pris par son travail. Vous aurez l'occasion de le rencontrer bien sûr, aujourd'hui il est en déplacement sur Montpellier.

D'accord, pensa Mathieu, c'est elle qui mène la danse. Un bon point. Rien de pire pour un architecte que de se retrouver pris en tenaille par un couple en bisbille qui n'est d'accord sur rien.

– Nous avons acheté cette villa il y a cinq ans, et je n'en peux plus de ce décor rustique. On se croirait chez des petits bourgeois à la retraite. J'ai vraiment envie de moderniser tout ça. Sans trahir l'esprit du sud, évidemment... Vous avez certainement des idées, j'ai vu que vous étiez spécialisé en rénovation, c'est ce qui m'a orienté vers vous...

– Oui, c'est vrai... Mais vous ne voulez quand même pas tout casser, pas toucher à la structure ?

– Non, non, juste l'intérieur, et peut-être ravalier la façade, à voir... Et puis il y a le pavillon. Voyez, dit-elle en pointant sur le plan. Je le verrai bien ici, le terrain est plat, ça me semble le plus logique. Et ça permettrait de ne pas trop toucher à la végétation... Qu'est-ce que vous en pensez ?

– On peut voir sur place ? répondit Mathieu, les yeux dans les siens.

– Pas de problème, dit-elle en se levant prestement.

Il faisait chaud à l'extérieur, dans les vingt-huit degrés. Ils contournèrent la piscine et s'avancèrent vers l'espace dégagé qu'elle avait désigné sur le plan. Mathieu s'était mis en mode 100 % pro. L'emplacement était bien vu. Il suffirait d'implanter

le pavillon sans obstruer la vue sur la mer et Collioure en contrebas, le bijou de la Côte Vermeille.

Anaïs, bras croisés, observait Mathieu qui scrutait les lieux, prenait des photos et quelques notes sur son calepin. Il avait 44 ans. Brun, plutôt beau gosse, on le prenait parfois pour un italien. Divorcé, avec un fils de 10 ans qu'il ne voyait plus guère.

– Quelle surface habitable pour l'extension ? dit-il brusquement, en prenant une dernière photo de la façade du corps principal, approximativement ?

– Je ne sais pas. Je pensais deux chambres, un salon assez grand, une cuisine et la salle de bains. Quelque chose de tout simple en fait...

Tout simple pensa Mathieu, mais suffisamment grand pour loger sept ou huit migrants par les temps qui courent... (Comme la vie est injuste.)

– D'accord. Il faudra bien compter dans les 60, 70 mètres carrés. Tout dépend de la taille du salon.

– On ne veut pas se ruiner non plus... Vous nous direz...

– C'est ça, je vais vous faire un cadrage. Et pour la rénovation, c'est toute la maison ?

– Évidemment. On ne va pas garder une pièce vieillotte en souvenir...

– Le coût dépendra beaucoup des matériaux, vous vous en doutez, ça peut aller du simple au triple...

Anaïs s'était dirigée à nouveau vers l'intérieur, Mathieu sur ses talons.

– Je m'en doute, répondit-elle sur un ton assuré. Vous allez nous le dire. En tout cas, pour l'habitation principale, je souhaite de la qualité, un esprit contemporain, lumineux, avec de l'espace... Et des matériaux nobles.

– Je vois, dit Mathieu en cogitant déjà les chiffres. Je vais vous faire des propositions d'ici quelques jours...

– Et votre devis ?

– Bien sûr. Je vous enverrai tout ça. On plutôt je vous le porterai, j'ai encore des relevés à faire...

Elle se contenta de hocher la tête, lèvres closes, sourire figé façon Joconde. Il réalisa qu'il avait sous-estimé le haut. Seins petits, mais fermes. Sous le chemisier, ça ne trichait pas.

– Vous êtes sûr que vous ne voulez rien boire ? Ajouta-t-elle d'un ton neutre.

– Non, merci, je vais y aller, mon client m'attend.

– Je vous raccompagne.

Il était 17h45, la circulation s'était un peu calmée. Il fallait une bonne demi-heure pour rejoindre Perpignan. Il alluma la radio, coupa très vite pour se lancer dans un exercice de calcul mental. 60 m² à 3 000 €, ça faisait 180 000 €. 200 m² à rénover, 1500 € le m², soit 300 000 €. 480 000 € au total. Des honoraires, disons... à 12 % ? Pas loin de 60 000 € pour sa pomme. Pas le Pérou, mais quand même, un ballon d'oxygène. Et pour l'agence, peut-être la dernière chance.

3

La Volvo cabossée ronronnait comme un vieux chat fatigué, longeant le quartier du Moulin-à-Vent sur l'avenue d'Argelès. Mathieu bifurqua vers la Rambla de l'Occitanie. Les palmiers donnaient à cette avenue un air de riviera populaire. À la force du poignet, les Pieds-Noirs avaient fait du Moulin-à-Vent un quartier agréable : des immeubles de cinq ou six étages, des voies larges et propres comme les artères d'une grande ville espagnole.

Direction centre-ville, stationnement rue Paul Massot, à deux pas de l'agence. Comme chaque soir, ce passage au bureau était un rituel. Faire le point, mesurer l'étendue du désastre. Imaginer une issue, un rebond. Un miracle, peut-être.

L'avenue du Général de Gaulle où siégeaient ses bureaux menait à la gare. Elle aurait pu être belle, mais elle manquait de souffle. À la différence de la Rambla, elle n'était pas assez large, et les palmiers n'arrivaient pas à sauver la perspective. Perpignan

restait une ville moyenne, pensait-il en déambulant, une vassale de Montpellier et de Barcelone.

Il poussa la porte en bois et gravit quelques marches vers le premier étage. « *Mathieu Soler, Architecte DPLG* ». Une plaque, un titre ronflant... une mauvaise blague en vérité. Il ouvrit la porte. Jasmine avait mis un peu d'ordre, partie depuis deux heures à vue d'œil. Il s'affala dans son fauteuil en skaï, décolla un post-it mentionnant « *M. Pujol a cherché à vous joindre* », ouvrit ses mails, les fit défiler, les referma. Avant de se lever pour chercher la bouteille de whisky et se servir un verre.

Virer Jasmine. L'idée lui traversa l'esprit tandis qu'il lapait une gorgée. L'IA pourrait faire l'affaire pour les tâches courantes. Mais la pauvre fille n'y était pour rien, et ça, ça lui fendait le cœur. C'était bien lui la cause de ce naufrage, et lui seul. Ou alors la malchance, le destin. Mais pas cette gamine dévouée.

Restait Lucie.

Il cliqua sur son numéro. Elle décrocha, comme par enchantement.

– Coucou Lulu, j'avais un rencart à Collioure. J'ai pas eu le temps de t'appeler, tu fais quoi là ?

– Mathieu, mon chéri. Enfin de tes nouvelles... Vraiment désolée, j'suis avec un pote, tu sais Liam, le rappeur... On regarde des vidéos en buvant des mojitos, c'est trop cool...

– Tu veux me rendre jaloux, hein ? J’suis sûr que t’es toute seule...

– Si ça te rassure...

Il eut un sourire aigre, proche du rictus. L’alcool lui chauffait agréablement la gorge.

– Je voulais te proposer qu’on se voit un petit moment, j’ai des trucs à te dire.

– Où ça ?

– Ou tu veux, chez toi, ou chez moi, j’suis à l’agence là...

– T’as combien de temps pour ta sex-friend ?

Elle était raccord. C’était cool.

– Si tu es là d’ici un quart d’heure, je t’offre une heure. Après c’est ma soirée poker, je peux pas rater ça...

– Marché conclu.

Mathieu avait un quart d’heure au calme devant lui et six cl de Chivas à siroter. Il s’attarda sur un mail empoisonné, le genre qu’il aurait aimé directement passé en spam : « *Urgence mardi. Réunion de chantier quartier Saint-Matthieu. RV indispensable, 10 heures* ». Expéditeur : Pujol.

Un trafic normal grognait avenue du Général-de-Gaulle, ambiance habituelle : quelques alcooliques braillaient dans le bar d’en face, des jeunes en survêt squattaient les trottoirs. Il ne les voyait pas, mais entendait leurs hurlements débiles. À

partir d'une certaine heure, les honnêtes gens rentraient au port. Seules quelques épaves dérivait en ville.

Lucie cogna à la porte.

Il s'avança pour lui ouvrir, avec un deuxième whisky à la main en guise de bienvenue. Elle souriait, chaleureuse comme un premier jour d'été. Ce rappeur bidon n'était sans doute qu'un mirage. Posant son verre sur une étagère, il l'embrassa à pleine bouche.

– Je crois que je vais m'en sortir Lucie. J'ai trouvé un bon plan, une restauration de villa, à Collioure.

– Y serait temps...

– J'suis sûr que ça va marcher, en plus la cliente est une bombe...

Cette précision était superflue, il en prit aussitôt conscience. Lucie fronça les sourcils. Elle avala une bonne gorgée, de quoi bien lui racler la gorge, puis posa son verre à son tour. Sa voix descendit d'une octave.

– C'est pour me chanter les louanges de cette pétasse que tu m'as fait venir ?

– T'as pas à t'inquiéter, elle est pleine aux as, mais pas du tout mon genre. En attendant elle me veut comme archi, et ça, je peux pas le rater.

Lucie esquiva une main baladeuse en direction de sa poitrine et se dirigea vers le fauteuil du patron dans lequel elle se vautra en écartant les jambes.

– J’espère que tu m’as pas fait venir pour rien, je te jure que j’avais une autre option ce soir.

Un frisson traversa le corps de Mathieu comme un fauve qui se réveille sous la peau : le vertige du désir charnel. Il s’avança en salivant et s’agenouilla.

Elle avait une culotte blanche très souple qu’il poussa délicatement sur le côté, puis le temps s’écoula, lentement, comme un long fleuve tranquille, à peine troublé par quelques gémissements. Il se releva, l’embrassa, la retourna, l’inclina sur le bureau parmi les dossiers en souffrance, puis releva sa jupe. Quelques hurlements de plaisir s’échappèrent, puis trois coups sourds retentirent au plafond. Les voisins, comme d’hab.

Dix minutes plus tard, ils se rhabillèrent vite fait et s’assirent côte à côte sur le vieux canapé au fond de la pièce. Lucie posa la tête sur son épaule.

– Pourquoi tu m’emmènes pas à ta partie de poker ?

Mathieu attrapa son verre dans lequel il restait un fond qu’il avala d’un coup, comme une loutre assoiffée.

– Tu sais bien que c’est pas possible. C’est un truc de mecs, y a que de la fumée et de l’alcool... C’est du Texas Hold’em...

– Ça me dérange pas...

– Ouais, mais je peux pas. Désolé.

Lucie bascula la tête en arrière, rêveuse. Un ange ébouriffé fit trois saltos dans la pièce.